

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 27 SEPTEMBRE 1890

## SOMMAIRE

TEXTE : A l'étranger, par S. Du Lary.—L'anglification (suite), par Pierre Bédard.—L'exposition des Beaux-Arts (2me article), par G. A. Dumont.—Désespéré, par P. G. Roy.—Poésie : Au *Monde Illustré*, par Louis de Saintes.—La Nourrice, par Montégut.—En République Argentine ? vie, mœurs et avenir.—Étymologies.—Poésie : Le berceau, par Edouard Pailleron.—L'Amour, par Rodolphe Brunet.—Cris et types Montréalais, par E. Z. Massicotte.—Nos gravures.—Notes historiques.—Faits scientifiques, par Octave Cuisset.—Primes du mois d'août.—Voyages : Les horreurs de la traite des esclaves en Afrique.—Mœurs et coutumes.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Le Régiment (suite).

GRAVURES : La catastrophe de Grenoble en France.—Exposition des Beaux-Arts à Montréal : Portraits de quelques-uns des exposants : L. O. David, président honoraire ; Ed Etienne et Ed. Pruneau, directeurs ; E. Lefeunteun, G. Delfosse, L. Larose, peintres ; A. Carli, sculpteur ; L. H. Goulet, artiste.—La pêche au saumon sur la rivière Miramichi.—Gravure du Feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.

## FLEUR-DE-MAI

Tel est le titre du feuilleton que nous publierons prochainement.

Cette pièce littéraire a été appréciée de la façon la plus favorable par toute la presse française.

Le nom de GEORGE PRADEL, son auteur, est un gage de sa haute moralité et de la finesse du style.

Nous n'épargnerons rien pour que les illustrations soient à la hauteur du talent de l'écrivain.

## A L'ÉTRANGER



L n'est guère de journal grave qui ne se soit cru obligé d'écrire un article sérieux sur les résultats que pourrait avoir, pour les relations internationales de la France, la visite du jeune Empereur d'Allemagne à son cousin le Czar de toutes les Russies.

Comme vous avez sans doute lu déjà plusieurs pages à ce sujet, je vous ferai plaisir en n'y revenant point, à moins que les échos ne nous apportent prochainement quelque anecdote curieuse. De toutes ces royales visites, de toutes ces marques d'affection échangées entre souverains, que reste-t-il, le plus souvent... du vent. Or dans cette circonstance, c'est d'avance plus que probable, les protestations d'amitié sortiront plutôt des lèvres que du cœur.

Mais c'est le privilège, et l'inconvénient en même temps, de la grandeur souveraine, de ne pouvoir rien faire sans provoquer l'attention et les commentaires des foules. On décrira longuement

le nombre et la couleur des pierreries formant les fleurs du bouquet d'or que la ville de Narwa offre à Guillaume II, tandis que, suivant l'antique usage l'empereur et l'impératrice lui présentent le sel et le pain, et pendant ce temps les actes souvent héroïques accomplis par de simples mortels passeront inaperçus.

\* \*

En ce moment, par exemple, un lieutenant de vaisseau portugais semble vouloir venger à lui seul l'affront infligé par la Grande-Bretagne à sa patrie. Le Portugal ayant dû céder en Afrique aux raisons du plus fort, le lieutenant Azevedo Coutinho, ancien gouverneur du Chiré, n'hésita pas à engager seul contre l'Angleterre la lutte que la prudence défendait à sa mère-patrie d'entreprendre. Il donna sa démission et à la tête d'un parti de Portugais et d'indigènes confiants dans sa valeur, il se mit en campagne. Il vient de s'emparer d'un bateau, le *James Stephenson*, appartenant à la Compagnie britannique des Lacs, dont il a fait l'équipage prisonnier.

Le ministre de la marine a naturellement désavoué cet héroïque aventurier, c'était son rôle ; mais son devoir n'est-il pas de soutenir le hardi lieutenant. Voilà une belle occasion pour les riches Portugais de manifester leur ardent patriotisme : si Azevedo Coutinho ne manque pas du nerf de la guerre, il pourrait bien mettre en action, au détriment de John Bull, la fable du *Lion et du Moucheiron*.

\* \*

Les héros de ce genre ne manquent pas dans l'histoire de France.

Sans parler du comte de Raousset-Boulbon qui fit un instant trembler le Mexique, peu d'hommes pourront se vanter d'avoir personnellement causé autant de tort aux ennemis de leur patrie que l'armateur Roux, de Marseille, qui, au siècle dernier, déclara fièrement la guerre au roi d'Angleterre par un cartel en règle et lui fit bien voir que ce n'était pas une plaisanterie. A ce jeu-là, il perdit son immense fortune, mais il eut la satisfaction de faire passer bien des mauvaises nuits au roi Georges.

Ces héroïques figures sont vraiment trop effacées, trop oubliées. Mais c'est en France surtout qu'il est vrai de dire : Nul n'est prophète en son pays.

Quelques exemples seulement, qui rentrent dans le domaine de l'actualité.

L'électricien Gaulard, le premier qui ait pu transporter à distance l'énergie électrique, obtient aujourd'hui un mince monument à Milan, tandis que sa patrie, où il ne put jamais se faire écouter, fait honneur à des étrangers, de sa magnifique invention.

Les Américains sont en ce moment très fiers de leur chemin de fer de l'isthme de Chignecto, qui transportera les plus gros navires à sec, sur un parcours de vingt-sept kilomètres. Dès 1855, l'ingénieur français, M. Thomas Gatineau, aujourd'hui âgé de 83 ans, avait tenté de faire entrer dans la pratique les plans longuement étudiés et décrits par lui à ce sujet ; mais comme il ne s'adressa pas aux étrangers, il ne put aboutir à rien, pas même au ruban rouge.

Les explorateurs français ne sont pas plus heureux que les inventeurs. Il y en aurait long à dire sur l'intrépide René Cailé, qui seul et vraiment le premier, a découvert tant de contrées que Stanley a découvertes depuis à nouveau à la tête d'une armée, avec l'habituelle mission de retrouver les gens qui n'étaient pas perdus.

La justice n'est décidément pas de ce monde !

\* \*

Le général Barrundia, l'un des chefs des révolutionnaires guatémaliens, a été tué à bord d'un navire américain, en rade de José de Guatemala, au cours de la lutte engagée avec le détachement de soldats venu pour l'arrêter.

On mande de Washington que cet incident y est vivement commenté, parce que c'est sur l'ordre de M. Mizner, le ministre des Etats-Unis dans l'Amérique Centrale, que le capitaine du navire américain a autorisé l'arrestation par les autorités

guatémaliennes du général Barrundia, qui s'était réfugié à bord.

D'autre part, le *New-York Herald* publie une dépêche du Guatemala disant qu'une des filles du général Barrundia a attenté à la vie de M. Mizner, qui n'a échappé à la mort que grâce à son sang-froid.

Mlle Barrundia s'est approchée du ministre pendant qu'il écrivait assis à son bureau. Elle lui a dit : "Etes-vous le ministre des Etats Unis ?" M. Mizner a répondu affirmativement et a ajouté : "En quoi puis-je vous être utile ?"

Mlle Barrundia a alors accusé M. Mizner d'avoir été la cause directe de la mort de son père, et elle a ensuite tiré sur lui un coup de revolver. La balle a pénétré dans un gros livre de législation que le ministre tenait devant lui. Mlle Barrundia a été arrêtée.

Le ministre des Etats-Unis ne veut pas poursuivre la coupable en justice.

La veuve du général Barrundia avait télégraphié au président Harrison pour demander réparation.

\* \*

Etes-vous sujet aux migraines ?

Voici un remède que je me fais un devoir de vous signaler, sans oser vous engager à l'essayer. On soigne en ce moment à l'hôpital d'Eastbourne un homme qui, pour se faire passer ses maux de tête, s'est enfoncé à coups de marteau trois clous dans la tête. C'est original et il n'en coûte rien d'essayer.

Le journaliste qui rapporte ce fait croit devoir ajouter que ce brave homme ne donne aucun signe d'aliénation mentale. Il est vraiment difficile, ce journaliste ; eh ! confrère, vous trouvez donc que cet homme n'a pas assez de coups de marteau dans la tête !

Il n'y a pas que les fous pour faire des folies. Les jeunes gens parfois s'y entendent assez bien. Un prince vient d'être condamné, par le tribunal de simple police de Dieppe, à 15 francs d'amende pour avoir causé du scandale au Casino. Rassurez-vous, ce n'est pas un prince français ; lorsqu'ils ont des démêlés avec la justice, c'est heureusement pour de plus nobles causes. Il s'agit du prince Théodoros, fils du négus d'Abyssinie.

Si le métier de prince n'est pas facile à exercer de nos jours, il a du moins ceci d'agréable qu'il met généralement les gens à l'abri du besoin.

Il paraît que le nombre de ceux qui cherchent une situation sans pouvoir en trouver, devient de plus en plus grand. Toutes les carrières soi-disant libérales, c'est-à-dire celles qui tiennent leur homme le plus à la chaîne, sont encombrées. Il est vrai que l'agriculture manque de bras, suivant la formule consacrée ; mais l'agriculture, le métier de paysan, c'était bon jadis.

Un journal suisse citait à ce sujet un fait typique. Dans une papeterie de Zurich on cherche un employé : une simple insertion dans un journal et deux cents jeunes gens se présentent. A quel que temps de là, on veut engager un conducteur de travaux : on répète les annonces, on écrit de tous les côtés, peine perdue, personne ne s'offre.

\* \*

Et pourtant la rage d'instruction gratuite et obligatoire qui s'est emparée de notre siècle, continue à multiplier ces malheureux qui se croient trop savants pour exercer un métier manuel. Que de déceptions les attendent !

Il existe à Nankin des gens heureux que le souci de leur métier ne préoccupe point. Ils sont mendiants de naissance et resteront mendiants toute leur vie, car ils forment une caste fermée, fondée par Hung-Wu, le premier souverain de la dynastie Ming. Ce prince avait été lui-même mendiant dans sa jeunesse, et voulant un jour secourir un vieillard misérable, il lui demanda ce qui pourrait lui être agréable. Le pauvre vieux sollicita la faveur d'avoir toujours de quoi se vêtir, manger et fumer l'opium sans jamais travailler, ce qui lui fut accordé. Il devint le chef d'une caste de mendiants qui vivent dans les souterrains de Nankin, où ils ne manquent de rien, grâce à la sollicitude des autorités qui pourvoient à tous leurs besoins.

S. DU LARY.